

Bulletin d'histoire politique

La Nation: les goulxiens devant la tentation fasciste 1936-1939

Julien Fabre



Volume 9, numéro 2, printemps 2001

Les années 1930 au Québec : une société à la recherche de son avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060460ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060460ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, J. (2001). La Nation: les goulxiens devant la tentation fasciste 1936-1939. *Bulletin d'histoire politique*, 9(2), 40–51. <https://doi.org/10.7202/1060460ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Nation: les groulxiens devant la tentation fasciste 1936-1939

JULIEN FABRE
*Université Pierre Mendès-France
Grenoble II*

En janvier 1935, Paul Bouchard qui participe déjà ponctuellement à la revue *Vivre!* décide de fonder une nouvelle publication avec trois amis, Roger Vézina, Albert Pelletier et Paul Talbot, comme lui avocats à Québec. Âgé d'à peine 28 ans, il en deviendrait le directeur. Après mûre réflexion, le groupe crée l'hebdomadaire *La Nation*. Il s'étoffe ensuite assez vite, rejoint par d'autres jeunes nationalistes dont Marcel Hamel. Cet écrivain de talent, auteur d'une traduction du rapport Durham, devient rapidement rédacteur en chef du journal et signe les éditoriaux avec Paul Bouchard. *La Nation* paraît à Québec, du 15 février 1936 au 1er août 1939, soit 175 numéros à un tirage de 5000 exemplaires. Sans financement extérieur, elle restera toujours une publication marginale ne survivant que grâce à la hargne des collaborateurs. Cette genèse d'un état d'esprit original, même s'il se réclame des références traditionnelles du nationalisme canadien-français, est bien le signe de l'émergence d'une culture politique spécifique. En pleine campagne provinciale, et alors que les mouvements nationalistes alliés des conservateurs de Maurice Duplessis paraissent en mesure de remporter les élections, le lancement de *La Nation* révèle une volonté de se démarquer nettement. *La Nation* est décidée à mener une publication de combat « pure et dure » en faveur d'un Canada français indépendant et souverain. Pourtant les mouvements de jeunesse « séparatistes » manifestent déjà haut et fort leur refus du « désordre installé » et l'apathie de leurs aînés en politique. *La Nation* s'insère donc parfaitement dans cet esprit des années trente si caractéristique du milieu intellectuel canadien-français. Se démarquer, c'est donner une nouvelle orientation à une matrice idéologique commune à tout le nationalisme canadien-français, celle du groulxisme, relayée par *L'Action française* de Montréal. Or *La Nation*, dans la représentation de la société idéale et des moyens d'y parvenir, manifeste une originalité exemplaire tant sa distanciation est profonde par rapport à sa matrice originelle: elle subit l'attraction des « soleils fascistes » européens. Quelles sont les modalités de son projet de société? En quoi se détachent-elles du nationalisme traditionnel? Où

puise-t-elle ses nouvelles sources d'inspiration ? L'hebdomadaire séparatiste de Paul Bouchard montre que le processus de fascisation a opéré à des profondeurs jusque-là inégalées dans le nationalisme traditionnel. Son projet politique s'exprime en effet à travers une idéologie singulière. La culture politique spécifique de *La Nation* permet d'affirmer le caractère opératoire du concept « d'imprégnation fasciste »¹ au Canada français.

Il nous faut donc d'abord expliciter le cadre premier de l'idéologie de *La Nation* : en pleine apogée de la doctrine nationaliste de l'abbé Groulx, et sous la marée des fascismes montants, le groupe choisit de nouveaux modèles à imiter pour le Canada français et se détache partiellement de sa matrice originelle. Nous montrerons ensuite que les modalités de la « révolution nationale », encadrement de la liberté, appel à l'homme providentiel, qui se veulent restauration et conservation de l'identité canadienne-française, ont pour fin l'établissement d'un état fasciste au Québec. Enfin que le stade ultime de cette imprégnation fasciste s'exprime dans le projet de société « totalitaire » de *La Nation* : répudiation totale de la démocratie libérale, régime obsolète et décadent, et définition d'une démocratie totale.

I. LA RECHERCHE DE LA RÉVOLUTION NATIONALE.

La Nation exprime l'idéologie de l'aile radicale de la petite bourgeoisie canadienne-française, elle reste tributaire du nationalisme traditionnel et de sa culture politique². Cette matrice idéologique, politique et humaine est essentielle pour comprendre l'univers du journal et son adhésion au fascisme mussolinien. Il est important de cerner les influences européennes du journal en montrant comment elles l'entraînent dans « une nébuleuse fascistoïde »³.

1.1 DANS LE CHAMP DE L'ABBÉ GROULX

La naissance de *La Nation* ne peut se comprendre en dehors de l'influence extraordinaire de l'abbé Groulx sur le nationalisme canadien-français durant les années trente. Au faite de sa popularité, le prêtre historien relance l'idéologie nationaliste, il représente bien une orientation nouvelle, celle de l'action intellectuelle à travers les publications et la formation d'étudiants. La pensée groulxiste irrigue en profondeur le corps social. Évidemment, les membres du groupe ont tous été formés par le collège classique, bastion de la culture nationaliste et française. Il n'y a donc pas à s'étonner de la place exceptionnelle que tient Groulx dans l'univers de *La Nation*. Paul Bouchard souligne sa volonté de répandre la doctrine groulxiste, ne cessant de demander à son mentor des articles. Leurs relations restent, tout au long de l'existence du journal, celles de maître à élèves : Groulx reste cependant extrêmement prudent, il

prodigue conseils et soutien, mais essaie de tempérer ces jeunes esprits en pleine effervescence. Conscient de leur radicalisme, l'abbé veut donc tenir à distance ces fauteurs de troubles tout en ne leur fermant pas sa porte⁴. Ainsi son œuvre imprègne la philosophie de l'histoire de *La Nation*. Ils développent sa mystique nationale, et, même s'ils croient avoir trouvé « la loi de leur destin » dans le séparatisme, ils reviennent rapidement à la position plus traditionnelle de la défense de l'autonomie du Québec dans la Confédération canadienne. Ils ne se sont donc écartés du « credo national » de l'abbé Groulx que très peu de temps.

À travers Lionel Groulx et sa revue *L'Action française*, c'est l'ensemble du nationalisme français de la fin du XIX^e siècle, pessimiste et belliqueux, qui imprègne le discours nationaliste canadien-français : Barrès, mais aussi Bainville et Maurras ont traversé l'Atlantique. Ce dernier est incontestablement le plus présent malgré certaines différences patentes avec Lionel Groulx. *La Nation* reprend son nationalisme intégral dont le principe fondamental, « *Politique d'abord* », devient la pierre angulaire de la doctrine séparatiste. Leur manifeste reprend à son compte l'expression de cette totalité cohérente et pleine :

Nous voulons un État dans lequel nous puissions vivre intégralement toute la plénitude de notre vie nationale à la française, un état dans lequel chacun de nous puisse réaliser ses aspirations et toute sa personnalité, apanage des peuples libres et sans contraintes. Vivre ou mourir ! Voilà ce que nous proposons⁵.

La Nation fait de l'idéologie maurassienne son « catéchisme politique » car au service de la doctrine on ne met plus la foi mais la raison. La distanciation avec Lionel Groulx, subordonné au catholicisme, est alors effective, le séparatisme est réalisable, réaliste, une sorte de dernière révélation. Même si les membres de *La Nation* n'ont pas les qualités littéraires de Groulx et de Maurras, ni même le dogmatisme et la rigueur de ce dernier, il y a une cohérence certaine dans leur discours. Il se structure sur son opposition au régime. Comme Maurras s'oppose à la République en France, *La Nation* s'oppose à la confédération canadienne. Abattre la démocratie au Canada français, c'est le but initial de leur rêve révolutionnaire.

1.2 LA RÉVOLUTION NÉCESSAIRE: «ROME OU MOSCOU»⁶

« Révolution » est un mot de passe pour toute la jeune génération intellectuelle au Canada français. C'est l'air du temps qui dépasse largement les frontières du Québec. *La Nation* aussi se veut révolutionnaire. Le régime démocratique est considéré comme le premier responsable de la décadence, tant matérielle que spirituelle, de la nation. La confédération canadienne

alors en crise, ne représente à leurs yeux que le terme logique et exacerbé d'un système politique qui mène le pays à la mort par annihilation progressive de ses facultés créatrices.

La confédération, et ses succédanés, le parlementarisme et la démocratie, après un essai de 175 ans dont le résultat le plus clair est le suivant : la faillite à nos portes, spirituellement et matériellement, et rien à l'horizon qui fasse entrevoir un redressement⁷.

Cet antidémocratie fondamental est pleinement hérité du nationalisme intégral de Charles Maurras, que *La Nation* réactive à travers le vecteur du groulxisme. Cela ne suffit pas à faire de la révolution nationale la pure et simple projection des idées maurrassiennes. *La Nation* apparaît au nœud d'une double crise, sa recherche inquiète d'un nouvel ordre se joint à la poursuite de débats anciens désormais exacerbés. Une crise de civilisation touche l'ensemble du monde occidental. La démocratie libérale, frappée d'obsolescence historique, semble condamnée par ses ennemis, fascisme et communisme. Au Québec, le fascisme mussolinien atteint le faite de sa popularité et son magnétisme est d'autant plus fort que la peur d'une révolution communiste se propage parmi les élites⁸. Or Maurice Duplessis confisque à son profit la victoire aux élections de juillet 1936, gagnées grâce à l'appui des nationalistes. La crise politique intensifie les luttes idéologiques, *La Nation* fait du Québec un champ clos.

Tout en se réclamant de la caution morale du maître de l'heure, les valeurs de base restant d'ailleurs les mêmes, *La Nation* entreprend une critique sévère du nationalisme traditionnel. Sa division, son incapacité à toucher le peuple, n'en font pas une défense efficace des intérêts de la collectivité canadienne-française. La solution à la crise n'est certes pas d'abandonner le nationalisme, mais de le réorienter, de le réactualiser. Si Lionel Groulx essayait de réduire son raisonnement politique à quelques dénominateurs purement canadiens-français⁹, *La Nation*, elle, intègre son nationalisme à une vision globale de l'Histoire et du monde. C'est une nouvelle révolution nationale qui est nécessaire : les modèles étrangers en sont spécifiquement fascistes. Elle paraît ainsi tournée vers le passé et la conservation, en même temps qu'ouverte au monde extérieur et au progrès.

1.3 LA NATION, L'ORGANE CANADIEN-FRANÇAIS DU FASCISME INTERNATIONAL

Le nationalisme canadien-français de *La Nation* est pétri de valeurs d'extrême-droite, le fascisme en partage les éléments de base. Son antidémocratie fondamental, le refus du capitalisme libéral et individualiste, la valorisation de l'ordre et de l'autorité expliquent les évidentes similarités dans le vocabulaire et la thématique. Il ne faut pas pour autant les confondre. Mais,

même si les arrières-plans restent différents, ces valeurs trouvent un écho au Québec à la lumière d'un redressement national. Cette recherche de rénovation explique l'identification partielle que subissent des hommes aux tendances politiques très variées, même si elle est plus forte à droite. L'historien Philippe Burrin a très bien montré que chez des hommes pourtant issus de la gauche, « l'aspiration à la révolution joua comme facteur prédisposant à une réception du fascisme qui se fit selon des degrés divers et sans aboutir à une fascisation complète »¹⁰. *La Nation* a une vision du monde où le combat politique entre faibles démocraties, fascisme et communisme, est sans frontière. Elle se distingue par la simplification « Rome ou Moscou », ami ou ennemi. Le journal est une revue de presse de l'ensemble des mouvements de type fasciste européens et sud-américains : « l'inaction française » n'est plus une référence majeure face à Jacques Doriot ou Léon Degrelle. À cet égard, on constate une ressemblance frappante avec le journal français *Je suis Partout* animé par des transfuges de *L'Action française* de Paris. *La Nation* reproduit maints articles du journal de Robert Brasillach et Pierre Gaxotte. Dostaler O'Leary, correspondant au Québec de l'hebdomadaire français, participe d'ailleurs occasionnellement à *La Nation*. Le filtre goulxien fonctionne donc à plein sur ses emprunts extérieurs : *La Nation* se tourne vers les révolutionnaires de droite très conservateurs. Leurs conceptions les y prédisposent, ils se représentent ces derniers à travers le prisme de leurs attentes. Avoir accès aux auteurs modernes n'est pas une garantie de progressisme surtout durant les années trente.

Le rêve fasciste de *La Nation* s'exprime majoritairement sur le mode de « la latinité », legs le plus important du nationalisme traditionnel et de Maurras dans la doctrine de *La Nation*. Les bases du catholicisme font des régimes latins des formules transposables au Québec. L'état laurentien doit se comprendre comme une solution pour rattacher le Québec à la terre latine, sa mère génitrice. Les modèles de révolution nationale sont donc clairement désignés : les régimes réactionnaires et conservateurs tel l'*Estado novo* du Portugal de Salazar ont toutes les sympathies du journal mais l'expérience fasciste italienne constitue selon le groupe une réponse beaucoup plus complète.

II. « POUR LA CRÉATION D'UN ÉTAT LIBRE ET FASCISTE EN AMÉRIQUE »¹¹

L'originalité de *La Nation* dans le paysage idéologique canadien-français est double : le groupe se déclare, temporairement, séparatiste, et adhère au fascisme mussolinien. Il faut expliquer comment ces deux idéologies se décomposent et se recoupent dans l'univers du journal.

2.1 LE CORPORATISME OU L'ENCADREMENT DE LA LIBERTÉ

Le bilan que dresse *La Nation* de la situation économique au Canada français ne diffère pas des autres nationalistes : elle dénonce l'infériorité des Canadiens français par la mainmise des grands Trusts étrangers sur l'économie de la province. Robert Comeau a bien montré que *La Nation* exprime le réflexe de la petite bourgeoisie canadienne-française menacée de glisser vers le bas de l'échelle sociale, victime du développement de la grande industrie et du grand commerce¹². À partir de 1936, l'ensemble des nationalistes canadiens-français ajustent leur discours à la doctrine sociale de l'Église : le corporatisme social serait le véritable moyen de reconquête économique du peuple canadien-français. *La Nation* est le seul organe nationaliste qui se prononce ouvertement en faveur du corporatisme d'État tel qu'il a été mis en place par Mussolini : restructuration en profondeur du régime politique, la corporation est au service de l'État, c'est la fin des partis. Il devient l'instrument d'encadrement de la liberté, une refonte de l'État technique et de ses relations avec la société.

Il n'y a qu'une réforme possible, la création d'une chambre corporative qui fixerait l'entente entre le capital et le travail, et la nationalisation des grands services publics et de la haute industrie. Cependant cette même réforme est impossible et ça malgré la logique intégrale du système préconisé car les lois fédérales ne permettent pas aux provinces de bâtir à neuf le régime idiot qui a conduit à la faillite totale de notre économie. Si nous voulons nous débarrasser des financiers véreux, des gangsters politiques et des boss de la rue St Jacques, qu'un moyen : la cassure du pacte confédératif »¹³.

Le choix temporairement séparatiste du groupe doit se comprendre d'abord dans ce sens : l'établissement du corporatisme d'état au Canada français. Ce modèle corporatiste est rejeté par les traditionalistes car il conteste l'Église en tant que force sociale conservatrice. *La Nation* a acquis une culture politique érigeant l'État en moyen d'émancipation de la nation canadienne-française. L'anti-étatisme traditionnel du nationalisme canadien-français est effacé. Cette solution s'insère dans une dénonciation de l'anglicisation, de la libération des mœurs et de la mainmise des juifs sur le petit commerce. *La Nation* ne manque pas de fustiger le capitalisme et ses excès, mais le programme économique et social élaboré ne s'aventure pas dans la voie du socialisme national. Autrement dit, il s'inscrit dans une logique qui n'envisage pas de porter atteinte à la propriété privée et au libre profit s'il reste dans les limites « morales ». L'étatisation des entreprises ne s'applique qu'aux secteurs « stratégiques », jugés vitaux pour l'indépendance du Québec. Les fondements du capitalisme se trouvent donc épargnés. La voie idéale entre libéralisme et socialisme devient un double rejet : rejet des oppositions

de classes et rejet des éléments étrangers au consensus. Le corporatisme est bien une doctrine anti-moderniste visant à préserver un ordre ancien. C'est bien dans la voie étroite du réformisme corporatiste expérimentée par le régime mussolinien que s'inscrit la démarche de *La Nation*. Ce corporatisme est le cadre préalable de la convergence des énergies en vue de réaliser la révolution nationale que le chef doit guider.

2.2 L'APPEL DU CHEF: LA RESTITUTION NÉCESSAIRE DE L'AUTORITÉ

Pour beaucoup de penseurs, l'ampleur de la crise rappelle une situation de guerre. Elle nécessite des solutions fortes et une direction unifiée capable de prendre des décisions rapides et incontestées.

Une bonne dictature est un bienfait tant au point de vue de la force de la race que de son essor commercial, industriel et économique ¹⁴.

La Nation réactive la mystique groulxiste, profondément imprégnée de cet appel à un homme providentiel incarnant les aspirations de la communauté nationale. En Europe, Mussolini, Franco, Salazar, Hitler semblent insuffler à leurs peuples gloire et renouveau. L'arrivée de guides dans nombre de nations latines ayant donné des résultats heureux, pourquoi en serait-il autrement au Canada français? Le peuple canadien-français est tombé dans la déchéance la plus profonde par la défection de son élite, il a besoin d'un relèvement moral. Le rôle du chef est de canaliser l'énergie sensée régénérer la nation. Il doit orchestrer cette révolution nationale si nécessaire. Comme l'État, le chef n'est pas un représentant de la société mais son incarnation, son âme! Il ne faut donc pas chercher à rationaliser le fondement de son autorité. Autour d'eux, ces jeunes nationalistes ne voient qu'un seul personnage capable d'entamer ce redressement, Lionel Groulx. L'historien national est appelé à prendre la tâche à bras le corps.

Or tant que le front commun ne sera pas réalisé autour de cet homme qui personnifie, incarne pour ainsi dire l'idée du renouveau nationaliste dans le Québec, il nous sera impossible de progresser véritablement dans la voie de l'affranchissement politique et économique. Je l'ai dit, je le répète ce qu'il nous faut avant tout, ce qui presse le plus pour le moment, c'est un front commun autour de notre chef spirituel ¹⁵.

Ce lit de conceptions autoritaires débouche sur la répudiation pure et simple du libéralisme et demande donc une réforme complète de l'État. Le nationalisme blessé panse ses plaies dans le fascisme. Selon la logique du journal, révolution nationale et fascisme veulent désormais dire la même chose. Quelle est la véritable démocratie? *La Nation* en donne une nouvelle définition: la collectivité, en communion, marche vers une unanimité enfin retrouvée.

Car l'implacable logique mussolinienne nous a démontré par la rénovation de l'Italie que, lorsqu'un peuple est descendu à un certain degré de dégénérescence, seul un programme d'action totalitaire peut le relever et le sauver. Prenant en faisceau toutes ces revendications de notre peuple, nous lui apportons les remèdes nécessaires¹⁶.

III. LE RASSEMBLEMENT TOTALITAIRE

La Nation s'attache à la création d'une nouvelle communauté canadienne-française. Rénovée en profondeur par l'esprit fasciste, trois composantes en forment l'armature : la jeunesse qui incarne la source de ce nouvel élan vital, l'esprit fasciste, véritable mobilisation permanente d'une communauté, et, l'épuration des éléments dissolvant la nation. Son ambition totalitaire est pleinement revendiquée¹⁷.

3.1 LE RÔLE DE LA JEUNESSE

Le thème de la jeunesse est fondamental pour *La Nation* : Elle constitue la ressource extrême de leur rêve de changement, de réveil national, face à la trahison des élites. Ce n'est pas une attente, mais un âge autonome de la vie où l'on peut vraiment agir. Celui-ci a donc une valeur en soi. La jeunesse reçoit le legs d'une nation à qui elle insuffle à son tour une nouvelle vitalité, celle de l'esprit combattant.

C'est la peur de vivre, la frousse intime de tous ces petits bourgeois dévirilisés qui préfèrent l'esclavage et même la mort, à la joie de vivre audacieusement et dangereusement, comme les hommes libres et les peuples virils¹⁸.

La Nation utilise le caractère romantique et vitaliste du nationalisme bar-résien, sa passion pour l'énergie et l'héroïsme. Le militantisme de *La Nation* puise sa sève dans l'éthique guerrière, la réhabilitation de la force et de la violence qui érodent les valeurs bourgeoises de l'intelligentsia occidentale depuis la première guerre mondiale. L'esprit fasciste est bien une mobilisation permanente.

Nous avons fondé *La Nation* pour grouper en faisceaux de haine tous les hommes qui ont encore assez d'amour pour la guerre sainte et notre devenir national, pour haïr ceux qui nous empêchent d'aller de l'avant¹⁹.

3.2 UNE SOCIÉTÉ MOBILISÉE

Le choix de la révolution mussolinienne est avant tout idéologique. Elle seule représente une voie moderne de relèvement, tout en restant conforme aux traditions de la nation. Paul Bouchard s'intéresse surtout à la naissance de cet esprit fasciste, mélange subtil de liberté et d'autorité, qui met toutes

les énergies au service de la nation. C'est une rénovation avant tout morale se nourrissant d'antimatérialisme.

Si grande est la réussite italienne, si magnifique et si transcendante que le monde entier regarde aujourd'hui vers elle et le spectateur impartial assiste, en Europe du moins, à la constitution d'un esprit fasciste qui sera peut-être le modèle du siècle selon une parole du Duce²⁰.

La jeunesse est donc fascinée par la fougue d'un Mussolini et d'un Hitler. Le caractère non-totalitaire, voire anti-totalitaire de l'expérience portugaise de Salazar, tant admirée par les nationalistes traditionnels, est un manque d'audace pour *La Nation*. Bouchard et ses lieutenants ne cachent pas d'ailleurs leur fascination pour les totalitarismes voisins, italien et allemand, phénomène très répandu à l'époque mais qui, à *La Nation*, ne se limite pas aux hommages verbaux. Pour relayer son action politique sur le terrain des masses, celle-ci s'attache un syndicat, l'Union Nationale Ouvrière, et elle adopte les structures d'une organisation fascisante. Le journal annonce « La Fondation des Faisceaux d'Action Séparatiste »²¹. Chaque semaine, Paul Bouchard consacre un article à « La vie des FAS » dans lequel il rappelle les devoirs de tout jeune nationaliste canadien-français. Ceux-ci sont présentés comme une sorte d'imitation des fasci mussoliniens : discipline, ordre et abnégation en sont les mots d'ordre. Même si ces tentatives de conquérir le terrain social se sont révélées aussi infructueuses que les tentatives politiques, elles dénotent un militantisme particulièrement actif et une ferme volonté d'encadrement. *La Nation* pense forger un nouvel homme, mobilisé par rapport à la communauté, et communiant avec son chef.

Nous voulons faire du Canadien-français un homme nouveau digne de la liberté, conscient de la valeur de sa civilisation latine et française, un homme dynamique, énergique et progressif, l'antithèse de ce qu'il est maintenant, de ce que l'ont fait 175 ans de domination étrangère²².

C'est bien le caractère « essentialiste » de la révolution fasciste, cette communauté solidaire de certaines valeurs irrationnelles d'action niant la raison, et de fraternités collectives qui intéresse *La Nation*. Pour être régénéré en profondeur, par cet esprit fasciste, le corps national doit être épuré de tous les éléments visant à sa dissolution.

3.3 UNE SOCIÉTÉ ÉPURÉE

La Nation a une panoplie impressionnante d'adversaires, ses pires ennemis agissent de l'intérieur même de la nation canadienne-française. Ces ferments de décomposition de l'unicité de communauté sont l'anglo-canadien, le communiste et le Juif. *La Nation* mène la croisade dans l'espoir de les faire expulser. Le goût récurrent des explications simplificatrices et fantasmagiques

de l'histoire par les sociétés secrètes et les complots imprègne tout son discours. *La Nation*, isolée dans son extrémisme, se dédouane en montrant une force plus diabolique. Elle reproduit un ensemble mythologique, système de croyances cohérent et complet, au contenu émotionnel fort, associant inextricablement anglophobie, anticommunisme et antisémitisme. L'univers mental de *La Nation* est une lutte féroce justifiant l'absence de règles. Les auteurs mêlent humour, cynisme, vulgarité, dans une férocité encore inconnue au Canada français. *La Nation* se vante d'être « le journal le plus farouchement anticommuniste de la province de Québec ». La paranoïa rouge sert à confondre tous les mouvements plus ou moins progressistes dans la même diabolisation. Les journalistes Edmond Turcotte et Jean-Charles Harvey sont constamment assimilés à des communistes par Jean-Louis Gagnon qui exprime ainsi sa haine de la bourgeoisie libérale, position cependant isolée au sein du journal. Durant l'été 1936, Gagnon y participe activement. Jouant sur les deux registres du national et du social, *La Nation* prend avec lui sa couleur la plus révolutionnaire. La composante de gauche de son discours rapproche le journal d'un fascisme plus pur. Mais Jean-Louis Gagnon le quittant après le choc de Guernica, cette dimension s'estompe rapidement.

L'antisémitisme du journal ne se différencie guère des arguments en usage en France et en Europe dans l'entre-deux-guerres : il sert de ciment à toute l'idéologie. *La Nation* ne s'en tient pas au thème traditionnel de l'« Achat chez nous ». Elle dénonce nommément les membres de la communauté juive, multiplie les appels au boycott et à l'exclusion, dans une haine sans bornes. En solution au problème juif, elle propose une « déportation légale »²³ des juifs et leur regroupement en Israël en attendant mieux... Hitler semble avoir trouvé la « solution finale » mais le journal ne peut la soutenir explicitement. Leurs contradictions et incohérences sont à l'image de leur schizophrénie :

Ce n'est pas en fermant les yeux qu'on évitera le coup d'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes. Puisque le juif, ne peut pas, ne veut pas, et ne doit pas s'assimiler, puisqu'il menace la paix intérieure de la nation, le meilleur moyen de se préserver contre lui et indirectement l'aider à satisfaire ses désirs nationalistes, c'est encore de l'expédier dans les eaux du Jourdain, en souscrivant même aux œuvres sionistes²⁴.

Au terme de cette réflexion, il apparaît clairement que *La Nation* nie les grandes justifications de la conception libérale de la démocratie comme la crainte du pouvoir, l'apologie de la liberté et de la raison. Sa dérive fasciste à partir de la matrice du nationalisme traditionnel et de l'idéal d'une révolution nationale nous rappelle que la frontière entre contestation et répudiation de la démocratie libérale peut être facilement franchie. Les points de convergence

viennent d'une commune révolte, du principe du réveil national, de l'apologie de la jeunesse et de l'énergie... À bien des égards, la volonté de *La Nation* de construire un état québécois s'apparente à l'éthique fasciste définie par son philosophe officiel Giovanni Gentile²⁵. Dans celle-ci, l'État crée la nation et lui donne une existence effective. Bien que pour notre groupe, la nation existe sans l'État, la tentation de l'État séparé comme réalisation de l'être canadien-français reflète le magnétisme qu'exerce sur eux le fascisme. *La Nation* accomplit une distanciation encore jamais atteinte par rapport aux valeurs nationalistes traditionnelles, si dominantes, et reste donc marginalisée. Mais de quelle extrême-droite parlons-nous, et à quelle culture faisons-nous référence ? Fasciste ? Populiste ? Traditionaliste ? La réponse restera floue à l'image de l'idéologie hybride du groupe et de sa déviance. *La Nation* ébauche la vision d'un État émancipateur pour la minorité canadienne-française mais elle s'inscrit dans une logique qui est celle du fascisme au pouvoir, et non du « premier fascisme » affichant une véritable volonté révolutionnaire. La fascisation, même si elle se révèle profonde, obéit à la culture politique traditionnelle qui lui donne une orientation spécifique. *La Nation* reste très conservatrice : l'autoritarisme, la démagogie sociale doublée d'antisémitisme y sont plus présents que le culte des masses. La laïcité est encore rejetée, toutefois elle utilise le catholicisme comme un moyen non comme une fin. Elle marque ainsi, sur plusieurs points, sa dépendance. Le fascisme de Paul Bouchard trouve donc ses limites qui sont celles de la tradition, et la construction qu'il appelle de ses vœux n'est pas sans rapport avec les vues groulxiennes et la culture du nationalisme traditionnel. D'ailleurs, le caractère traditionaliste de son idéologie s'accroît au fil des ans, la menace de la guerre se rapprochant et faisant planer le risque d'une conscription. Contrairement à la situation du fascisme français acceptant sa satellisation aux puissances de l'Axe, la profession de pacifisme n'est pas au Canada français contradictoire avec le nationalisme traditionnel et la défense de l'autonomie provinciale. Elle inscrit, une fois de plus et irrémédiablement, *La Nation* à la frange extrême du mouvement nationaliste dont la boussole est Lionel Groulx.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Selon l'expression désormais consacrée de Raoul Girardet, « Note sur l'esprit d'un fascisme français, 1934-1939 », *Revue française de sciences politiques*, vol. 3, septembre, 1955, p. 529-546.

2. « L'ensemble des représentations, des valeurs, des référents, des rituels qui constituent l'identité d'une famille ou d'une tradition politique », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, tome II, *Cultures*, Paris, Gallimard, 1992, p. 2-5.

3. L'expression est de Philippe Burrin, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986.

4. L'abbé s'exprime sur ses relations avec le groupe dans ses mémoires, Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome III, 1926-1939, Montréal, Fides, 1972, p. 290. Voir également Robert Comeau, « Lionel Groulx, les indépendantistes de *La Nation* et le séparatisme (1936-1938) », *RHAF*, vol. 26, no. 1, juin 1972, p. 83-102.
5. Pierre Chaloult, « L'Idée », *La Nation*, 15 février 1936, p. 1.
6. La prophétie de *La Nation* est sûrement inspirée du livre de l'écrivain français Drieu La Rochelle, *Genève ou Moscou*, 1928.
7. Fernand Lacroix, « Troisième réponse », *La Nation*, 7 mars 1936, p. 1.
8. Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois, formation et engagements, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996.
9. Jean-Pierre Gaboury, *Le nationalisme de Lionel Groulx, aspects idéologiques*, Ottawa, Éditions de l'université d'Ottawa, 1970.
10. Philippe Burrin, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945*, Seuil, 1986, p. 94.
11. Pierre Chaloult, « L'inquisition bolchevick en Espagne », *La Nation*, 27 août 1936, p. 6.
12. Robert Comeau, *Les indépendantistes québécois de « La Nation », 1936-1938*, Montréal, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1971, 220 p.
13. Jean-Louis Gagnon, « St James street et le gangstérisme politique », *La Nation*, 14 avril, 1936, p. 1.
14. Frédéric Martel, « Rome ou Moscou », *La Nation*, 14 juillet 1938, p. 3.
15. Roger Vézina, « Vive l'abbé Groulx », *La Nation*, 8 juillet 1937, p. 1.
16. Frédéric Martel, « Rome ou Moscou », *La Nation*, 14 juillet 1938, p. 3.
17. La dimension totalitaire du fascisme italien est encore l'objet de débat historiographique. Néanmoins nous utilisons le terme car le groupe adhère vivement à cette ambition. Sur la question voir, Renzo De Felice, *Le fascisme : un totalitarisme à l'italienne ?*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1988.
18. Pierre Chaloult, « L'Idée », *La Nation*, 15 février 1936, p. 1.
19. Jean-Louis Gagnon, « Aux 700.000 frères de la dispersion », *La Nation*, 7 mars 1936, p. 4.
20. Paul Bouchard, « Le Portugal de Salazar », *La Nation*, 3 juin 1937, p. 1.
21. *La Nation*, 6 août 1936, p. 1.
22. Pierre Chaloult, « L'Idée », *La Nation*, 15 février 1936, p. 1.
23. Voir Paul Bouchard, « La Palestine juive ou l'univers judaïsé ? », *La Nation*, 16 septembre 1937, p. 3.
24. Marcel Hamel, « Israël sera-t-il roi ? », *La Nation*, 29 juillet 1937, p. 1.
25. Serge Berstein et Pierre Milza, *Le fascisme italien, 1919-1945*, Paris, Seuil, 1980.